



LE LIVRE
DE FRÉDÉRIC
BEIGBEDER

DANS LA FAMILLE CARRÈRE, JE DEMANDE LE PETIT-FILS

Au moment où Emmanuel Carrère entre dans la prestigieuse collection « Quarto », son fils publie un premier roman hardcore sur les bas-fonds du Cambodge.

Hélène Carrère d'Encausse a bien fait de dépasser avant de lire le premier roman de son petit-fils de 33 ans. Si le secrétaire perpétuel de l'Académie française fut ulcéré par *Un roman russe*, de son fils Emmanuel, quelle aurait été sa réaction en feuilletant *Perdre*, le livre le plus sulfureux de cette rentrée ? Le point commun entre les trois générations de la famille Carrère est sans nul doute un goût effréné pour la liberté. Dans *L'Empire éclaté* (1978), Hélène Carrère d'Encausse bouscula les clichés sur l'Union soviétique, dix ans avant la chute du mur de Berlin ; dans *Un roman russe* (2007), Emmanuel Carrère brisa le silence de sa famille sur son grand-père maternel, assassiné en 1944 ; et avec *Perdre* (2023), Jean Carrère nous plonge dans les bas-fonds de Phnom Penh, les overdoses d'ice, les prostituées manchotes et un bar glauque nommé L'Éponge.

Quelle dynastie littéraire ! Chaque fois qu'un Carrère publie, c'est pour déranger l'ordre établi. Emmanuel Carrère vient d'entrer dans la collection « Quarto », après Weyergans et avant Labro. C'est la consécration d'un choix, celui d'abandonner le roman pour le récit. *Vers le réel* réunit les romans qui ont précédé et suivi *L'Adversaire* (2000), où l'écrivain développa son art de la « narrative non fiction » à la française. Nul doute qu'il sera fier de voir son



fils lui emboîter le pas avec un roman hyperréaliste, même si le père de famille a dû avoir quelques sueurs froides en parcourant les turpitudes du narrateur de *Perdre* : des semaines entières sans dormir, des trafics illégaux, de la boxe thaïe et du vomi dans tous les caniveaux d'Extrême-Orient, entre les bras de putes tapant de la meth.

Au fond, la famille Carrère évolue comme n'importe quelle famille de la bourgeoisie française. La grand-mère était académicienne, le fils est un bobo intello, et le dernier rejeton s'autodétruit dans la joie et l'allégresse. Les chapitres de sa descente aux enfers sont intercalés de souvenirs de la guerre en Syrie, en Irak et en Libye. Le narrateur, Charles, passe beaucoup de temps « dans les toilettes dégueulasses à la frontière entre la Thaïlande et le Cambodge ». On dirait Jean-Noël Orenge qui pasticherait Hunter S. Thompson. *Perdre* est l'épopée toxique d'un apprenti journaliste qui surfe sur des

flots de mezcal et de drogue à la recherche du fils d'un ami défoncé, dans un pays laminé par les Khmers rouges.

Depuis qu'Emmanuel a découvert la méditation bouddhiste, son fils a dû se dire qu'il y avait un créneau à prendre. On a hâte de savoir ce que pondra la quatrième génération des Carrère, mais mon petit doigt me dit que ce ne sera pas un feel good book.

Perdre, de Jean Carrère, Allia, 171 p., 15 €.

Retrouvez Frédéric Beigbeder sur Radio Classique tous les samedis à 19 heures.



LE MARQUE-PAGE
DE NICOLAS UNGEMUTH

HIER ET AUJOURD'HUI

★★★ *Feria*, d'Ana Iris Simón, Globe, 264 p., 22 €. Traduit de l'espagnol par Anne Plantagenet.

Asa sortie, fin 2020, le premier roman d'une jeune femme espagnole a rencontré un succès exceptionnel en son pays. Le bouche-à-oreille, imparable, a offert une caisse de résonance comme on en voit rarement. Le public a massivement aimé. La critique et les intellectuels, moins. Pour eux, Ana Iris Simón disait l'intolérable : c'était mieux avant. Son récit est pourtant d'une rare beauté. *Feria* débute avec un sujet tabou : et si les parents de la génération née dans les années 1990 – Simón est née en 1991 – avaient mieux vécu qu'eux ? Et si leur existence avait

été plus simple, plus joyeuse ? L'auteur fait défiler son enfance dans La Mancha de Don Quichotte. Des grands-parents forains qui vont de village en village, un père d'une grande douceur, communiste et athée, une mère catholique qui n'aime pas l'Église, joyeuse, fantasque. Les deux travaillent à La Poste locale. La mère, que sa fille n'appelle pas maman mais Ana Mari, est sans doute le personnage le plus fascinant d'une grande famille qui en compte beaucoup. Comme le dira le père, après leur divorce en toute amitié, « elle est comme l'univers, elle s'étend ». Il y a aussi

un grand-père régulièrement parti en voiture arroser un amandier qu'il a planté le long de la route, la grand-mère Maria Solo, et un petit frère qu'Ana Iris Simón adorait avant même sa naissance. *Feria* est un grand livre sur la famille, telle qu'elle pouvait encore exister en Espagne à l'époque, avant la crise de 2008 et la globalisation du monde. Le ton naïf de Simón, simple et rieur, est un enchantement de la première à la dernière page. Son récit est là pour rappeler ce qui est sur le point de disparaître.

